

https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2023/08/02/la-peintre-dalila-dalleas-bouzar-et-sa-monumentale-tente-brodee-d-inspiration-rupestre_6184221_3451060.html

La peintre Dalila Dalléas Bouzar et sa monumentale tente brodée, d'inspiration rupestre

« Avant l'exposition » (3/6).

L'artiste et performeuse franco-algérienne présentera, en octobre, au Palais de Tokyo, à Paris, son « Vaisseau infini », une immense tapisserie de velours noir.

Par Philippe Dagen

Le 02 août 2023 à 13h00, modifié le 08 août 2023 à 06h57. Lecture 4 min

Dalila Dalléas Bouzar (à gauche) et les brodeuses Maram Bouzar, Selma Bouzar et Halima Benzita, devant la tapisserie monumentale « Vaisseau infini », conçue pour le Palais de Tokyo, dans son atelier à Tlemcen (Algérie), en juin 2023. HAKIM BENMOUNA
Retrouvez tous les épisodes de la série « Avant l'exposition » [ici](#).

Il y aura, en octobre, au Palais de Tokyo, à Paris, un spectacle étrange en ce lieu : une tente hexagonale faite d'une tapisserie de velours noir de 30 mètres de long et 3 mètres de haut. A l'extérieur, brodés, colorés et parfois perlés, de nombreuses figures animales et humaines et des signes plus abstraits formeront une frise dansante. A l'intérieur se verront les fils et les nœuds au revers du velours. La tente sera ouverte et recevra des performances, des rencontres, de la musique. La créatrice de ce projet est la peintre et performeuse franco-algérienne Dalila Dalléas Bouzar, qui est née à Oran, en 1974. Lauréate en 2021 du prix SAM Art Projects, elle y a gagné le financement partiel du projet, qu'elle nomme Vaisseau infini, et sa présentation au Palais de Tokyo.

La performeuse Dalila Dalléas Bouzar poursuit l'arc-en-ciel place de la Concorde et entraîne les spectateurs dans son sillage

Tout est parti de son intérêt pour les peintures pariétales préhistoriques, en France d'abord, en Algérie ensuite. Ainsi s'est-elle intéressée aux gravures rupestres du Tassili n'Ajjer, dans le Sahara. Ce sont des ensembles très importants de dessins gravés et peints, datant du néolithique, entre – 10 000 et – 9 000 ans, œuvres de populations qui vivaient dans un environnement qui n'avait alors rien de désertique. Il y avait de l'eau, une abondante végétation, des troupeaux, et tout cela se retrouve sur les parois des abris. L'artiste s'est d'abord familiarisée avec ces frises dans les livres. « Connaisant très bien l'art rupestre en France, déjà source d'inspiration pour moi, j'ai été d'autant plus impressionnée par le nombre important de représentations humaines du site du Tassili. »

Mais des photographies scientifiques, ce n'était pas assez. Aussi l'artiste est-elle partie durant

deux semaines, en mars 2022, avec une équipe de Touareg, pour aller voir les œuvres, marchant d'abri en abri, dessinant et aquarellant dans des carnets. En dépit de ce qu'elle savait, elle a été, dit-elle, « frappée par leur puissance, leur diversité et leur nombre ». Et très impressionnée par les styles graphiques, par « l'économie de moyens, la dextérité et les formes d'un dessin très efficace ».

Comme des générations de préhistoriens depuis le XIXe siècle, elle a donc commencé par la copie, face à la paroi. Ainsi s'est-elle constitué un considérable répertoire de formes : des figures humaines féminines et masculines, immobiles ou en mouvement, à différents stades de schématisation ; des figures animales, bovidés ou antilopes, arrêtées ou courant ; des pictogrammes de végétaux ; et des signes symboliques, souvent liés à la sexualité.

« Des métiers de trois mètres de large »

Dans un deuxième temps, à son retour, vint l'exécution des dessins qu'elle avait d'ores et déjà décidé de broder. Il fallait qu'ils soient à l'échelle de la tente elle-même, pour être transférés sur le velours noir. A partir de ces transferts, le travail de broderie a commencé. Encore fallait-il savoir où et à qui s'adresser pour le faire réaliser. Où ? A Tlemcen, ville algérienne connue pour être un centre de tissage et de broderie dans laquelle sont concentrés de nombreux ateliers. Qui ? « J'ai travaillé d'une part avec des professionnelles, pour certaines parties difficiles, et, d'autre part, avec des parentes – des cousines et des amies » : quatre brodeuses en permanence, et d'autres aux interventions plus ponctuelles, le tout pendant cinq mois. « Il y avait des problèmes techniques à résoudre tous les jours. Nous passions notre temps à faire et défaire jusqu'à ce que ce soit bien. »

La monumentalité a été une première difficulté. Les 30 mètres ont été divisés en sept parties. « Mais ça restait quand même très grand. Il a fallu créer des métiers de 3 mètres de large sur lesquels rouler le tissu. Mais le rouler, c'était faire naître d'autres problèmes. Il est arrivé plusieurs fois que les fils cassent. Ou ce n'était pas les bons. Au début, pour enfiler les perles, les brodeuses ont employé un fil de pêche. Mais ça n'allait pas : il était élastique et les perles n'étaient donc pas stables. Il a fallu tout recommencer avec un fil de polyester, plus solide. » Les ouvrières n'étaient pas habituées à de telles dimensions. « Faire un trait droit de 6 mètres de long sur un tissu, ce n'est pas simple. Il a fallu recommencer trois fois avant qu'il soit droit. »

Mais le problème qui paraît avoir été le plus délicat n'était pas technique. « Les brodeuses ne comprenaient pas que, quelquefois, quand elles me demandaient "Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?", je leur réponde que je ne savais pas, que j'avais besoin de temps pour décider. Pour elles, il était clair que j'avais tout fixé dans ma tête. Mais la tapisserie, c'est comme la peinture : je la fais par étapes successives, et chaque étape détermine la suivante. » Se trouvant pour la première fois dans la position de cheffe d'atelier, elle a dû se montrer « très directive », plus qu'elle ne l'avait imaginé.

Idée de communauté

Les brodeuses ont été surprises par les références préhistoriques. « Elles avaient entendu parler du Tassili, mais elles ne le connaissaient pas. Elles me demandaient : "Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi fais-tu ça ?" Je répondais que je ne racontais rien et que je faisais cette tapisserie pour faire connaître ces dessins. » Ce qui est vrai, mais ne dit pas tout du projet. Ces gravures, insiste l'artiste, « sont les traces de notre humanité. Elles font partie de ces

inestimables sites rupestres du monde entier sur tous les continents qui nous rappellent que l'humanité a été la même partout. Elle a conduit aux mêmes gestes, laissé les traces de ce qui nous est commun. »

Cette idée de communauté est partout dans le projet : à l'origine, donc, en réactivant des représentations universelles d'un mode de vie qui a été commun à tous les peuples ; dans l'exécution de la tapisserie, en créant un atelier collectif et en prenant appui sur des savoir-faire qui sont tenus pour « artisanaux » et « populaires » ; et dans l'usage qui sera fait de la tente, lieu de rencontre.

En septembre, les éléments de la tapisserie seront transportés en camion jusqu'à Paris, où ils seront assemblés et tendus sur une structure. « Le travail est pratiquement fini. Je pense que ce sera impressionnant : on sera comme dans une grotte avec des dessins qui apparaissent tout autour de nous. »